

Allocution de M. E. LETARD, Président pour 1952

MESSIEURS ET CHERS COLLÈGUES,

Je dois d'abord vous présenter mes très sincères excuses et regrets de n'avoir pu, contrairement à la simple logique de la tradition, assister à la première séance annuelle de l'Académie. Vous avez certainement deviné, avec juste raison, que cette absence avait un motif grave, et tout à fait indépendant de ma volonté.

Il m'est très agréable aujourd'hui de pouvoir vous exprimer ma plus vive reconnaissance pour l'honneur que me vaut votre bienveillance : présider cette année vos travaux. A cette faveur, comment n'être point très sensible ? Je n'en tirerai pourtant nul orgueil personnel, sachant que mon titre principal, celui de l'âge, n'est pas de ceux dont il convient de se prévaloir avec tapage.

Mais il me plaît de penser qu'il y a eu aussi, peut-être, dans l'élection dont je suis bénéficiaire, une intention : celle de choisir, pour diriger vos débats, un zootechnicien vétérinaire, c'est-à-dire un spécialiste auquel depuis très longtemps n'était pas échue pareille mission. Sans doute, dans le passé a-t-elle été déjà confiée à presque tous les zootechniciens, soit théoriciens, soit praticiens éminents qui firent partie de notre compagnie : BAILLET, MAGNE, SANSON, BARON, LAVALARD, DECHAMBRE.

Depuis 1913, pourtant, date à laquelle mon maître, M. le Professeur DECHAMBRE, fut appelé à la présidence, nul zootechnicien ne connut cet honneur.

1913-1952, voilà l'espace d'une longue génération. Pour moi-même, c'est le temps qui sépare le début de ma carrière professionnelle d'une fin qui, en toute hypothèse, ne peut être très lointaine. Pareille éclipse doit rassurer les plus diligents zélateurs d'une activité professionnelle qui, au mépris de l'histoire et des nécessités économiques et sociales de l'heure, devrait se borner, selon eux, à être strictement médicale.

Peut-être, ce disant, pourrais-je trouver ici et saisir l'occasion de vous faire connaître combien il me paraît urgent qu'en présence des transformations fondamentales qui se sont produites, depuis quelques années, tant dans l'organisation des milieux ruraux que dans les méthodes administratives, la profession vétérinaire élargisse son champ d'action le plus habituel. Le sujet est trop vaste pour que j'ose l'aborder ici ; aussi bien, je pense que nous aurons sous peu l'occasion d'y revenir. Qu'il me suffise de l'avoir évoqué et de suggérer que nous devons accueillir avec beaucoup de faveur les travaux répondant aux exigences actuelles.

Mais, à la vérité, la zootechnie et les industries animales, ces deux jumelles, hétérozygotes sans doute, mais jumelles tout de même, ont marqué coup sur coup deux points, puisque vous avez choisi comme vice-président notre collègue THIEULIN.

Son attention, son activité se tournent vers les multiples aspects de la question du lait, et non pas seulement vers son inspection sanitaire. Il dirige avec science, ardeur et foi, le journal *Le Lait* qui jouit du plus haut prestige non seulement en France, mais dans le monde entier. Je le félicite

de porter toujours haut le flambeau allumé par Charles PORCHER, et je veux dire ici publiquement combien il me sera agréable de trouver près de lui, cette année, une collaboration que j'ai déjà maintes fois appréciée.

Si je ne suis point très ancien dans notre compagnie, il y a, en vérité, de très longues années que je la connais. De tout temps, j'ai vu le *Bulletin de la Société Centrale de Médecine vétérinaire*, dans le bureau de travail de mon père. Il le lisait parfois même en voiture, en même temps que la *Semaine vétérinaire* ou le *Répertoire*, lorsque je l'accompagnais, les jours de vacances scolaires, et que, la route montant et le cheval étant sagement au pas, j'avais, dans le tilbury, le privilège et la responsabilité de tenir les rênes, tout comme ALAIN, dans ses célèbres « Propos », raconte l'avoir fait aux côtés de son père, vétérinaire lui aussi, notre ami et presque notre voisin. Ainsi, la collection du Bulletin de la Société que je pouvais voir, dans la bibliothèque paternelle, reliée avec soin et conservée avec piété, depuis 1880, ne pouvait m'inspirer que beaucoup de considération pour une institution dont la voix parvenait, honorée, jusqu'en notre modeste province.

Puis, les contingences de ma vie d'étudiant à Alfort, beaucoup plus, je le confesse, que mon initiative personnelle et une curiosité de bon aloi, m'amènèrent à connaître, avec une précocité tout à fait inhabituelle chez mes condisciples, la Société centrale et de nombreux sociétaires.

Dès le début de ma scolarité en effet, il y a près de quarante-cinq ans, j'eus la chance d'être admis régulièrement dans l'intimité familiale de quelques savants notoires, VALLÉE, CARRÉ, et aussi de quelques grands praticiens parisiens, notamment BENJAMIN, MOUILLERON qui m'accueillaient les jours de sortie. Grâce à eux, j'ai appris à connaître le monde vétérinaire parisien, qui tenait en haute estime la Société centrale, ses travaux et les mentionnait bien souvent.

Chez Henri BENJAMIN, dont la vieille maison de la rue de Normandie était si réputée auprès de ses confrères, on voyait défiler tous les praticiens vétérinaires de marque, et aussi des personnalités du monde théâtral qui, je le confesse humblement, ne m'inspiraient pas un moindre intérêt.

Oserai-je évoquer ici brièvement une ou deux physionomies ? Par MOUILLERON, toujours si bienveillant et si discrètement généreux, je connus LAVA-LARD, personnage alors fort en vue et qui, m'expliquait-on, avait dû sa réussite professionnelle exceptionnelle, moins à ses talents de thérapeute et de chirurgien, qu'à l'art de pratiquer, pour les quelque 20.000 chevaux d'omnibus de la région parisienne, des substitutions alimentaires adroites, ou d'accueillir les innovations opportunes comme le harnachement élastique, ou la ferrure à éponges minces. C'est aussi chez MOUILLERON, au seul foyer ami où il ait consenti, de toute son existence, à s'asseoir régulièrement, que j'ai souvent vu CADIOT. Le dimanche soir, jour de réception traditionnel, le maître arrivait entre neuf heures et dix heures, et tous les assistants le recevaient avec des égards très particuliers. On pouvait alors écouter un CADIOT très différent du professeur assez catégorique, incisif et impérieux que nous connaissions comme étudiant, tel que notre collègue LESBOUYRIES l'a dépeint avec art et talent, pour notre vif plaisir, il y a quelques années. Loquace, sans méchanceté, mais non pas sans malice, il évoquait, avec un visible plaisir, les souvenirs de sa carrière, ce que ses yeux avaient vu, ce que ses oreilles avaient entendu. ami de l'anecdote soigneusement racontée, ne dédaignant point les petits côtés de l'histoire professionnelle, parfois si utiles pour en éclairer de plus vastes. Ce que j'ai ainsi appris grâce à lui me fait regretter plus qu'à quiconque qu'il ne soit demeuré aucun souvenir écrit, du moins

accessible à tous, de ce prodigieux connaisseur de la vie vétérinaire parisienne, à son époque très certainement la plus brillante.

Combien de fois, au cours de ces entretiens entre personnalités vétérinaires, fut-il question de la Société centrale, des discussions qui venaient d'y avoir lieu, des petites intrigues qui s'y nouaient, des compétitions autour des places vacantes.

Et puis, à plusieurs reprises, le jeudi, j'eus l'honneur d'y accompagner mes amis. Nous nous y rendions dans des équipages — c'est bien le cas de le dire — confortables, luxueux, mais, qui, de nos jours, susciteraient une telle curiosité que ma fierté d'alors se changerait en confusion. A la sortie, mes mentors me désignaient, à côté des maîtres d'Alfort dont le visage m'était familier, les membres les plus notoires ou même les plus pittoresques de la Société.

Si notre vénéré collègue, M. GUÉRIN, n'avait recréé récemment devant vous l'ambiance de la Société à une époque où l'automobile n'était pas même devinée, j'aurais eu quelque plaisir à tenter de le faire moi-même pour une période un peu plus récente, qui précéda la première guerre mondiale. Mais l'une et l'autre avaient tant de points communs, et mon prédécesseur a fait cette évocation avec tant de finesse et d'humour, qui nous ont tout à la fois charmés et émus, que j'aurais beaucoup de présomption à vouloir l'imiter.

Je dirai toutefois mon souvenir précis que les séances de la Société centrale étaient très suivies. Non seulement les membres y étaient assidus, comme il se doit, mais les simples auditeurs étaient nombreux et attentifs. En outre, si les différences d'âge, avec les changements d'optique qu'elles entraînent, ne sont point à mettre ici en cause, je crois me rappeler que l'atmosphère était bien plus protocolaire que de nos jours, voire un peu cérémonieuse.

Si le passé ne doit point toujours être pris pour modèle, je demanderai pourtant à quelques-uns de nos confrères souvent absents à nos séances, parfois même sans doute systématiquement absents, mais qui parcourent peut-être notre *Bulletin*, de ne point se dérober à un rapide examen de conscience.

Car, s'il en est, parmi les nôtres, quelques-uns qui, par suite de l'éloignement ou de leur état de santé, ont la légitime excuse de ne pouvoir assister à nos réunions, il en est d'autres, dont le séjour permanent ou fréquent à Paris, et la vigueur physique à laquelle nous applaudissons, ne nous permettent point de comprendre l'abstention.

L'Académie qui n'a jamais pris aucune initiative susceptible de desservir qui que ce soit parmi ses membres, après qu'elle les eut appelés à elle, a le droit de compter sur leur fidélité. Non seulement, nos Collègues qui se tiennent loin de notre Compagnie, risquent d'en compromettre le fonctionnement, la vie normale, mais encore, qu'ils le veuillent ou non, ils privent de leur savoir une bonne partie de notre profession, à laquelle cependant ils sont, j'en suis sûr, fermement attachés, et pour qui l'Académie demeure la plus haute tribune de la science vétérinaire française.

Que nos Collègues absents veuillent bien se rappeler les efforts faits par les plus éminents de nos devanciers parmi lesquels, pour ne citer que les disparus, BOULEY, RAILLIET, SANSON, G. PETIT qui œuvrèrent avec tant de dévouement afin de donner à la Société Centrale de Médecine vétérinaire et à sa fille, l'Académie vétérinaire, un lustre dont nous avons tous bénéficié; et puissent-ils prendre la résolution de contribuer par l'autorité de leur présence et l'apport de leurs travaux, auxquels nous attachons beaucoup de

prix, à assurer le prestige de notre compagnie, institution centenaire que tous nous devons avoir l'ambition et la fierté de conserver jeune, active et honorée.

Les discussions à la Société centrale, tout comme aujourd'hui à l'Académie, ont été parfois passionnées, et ce n'est souvent là, après tout, que signe d'enthousiasme, de foi agissante, de vitalité.

Pourtant, sans rien sacrifier à l'honnêteté de la pensée, il est indispensable que personne ne cède au souci exclusif, obstiné, de faire prévaloir malgré tout son point de vue personnel, mais qu'au contraire chacun s'efforce à une juste considération des conceptions des contradicteurs, en tant de matières où l'on recherche la vérité en commun, bien plus qu'on n'est en mesure de la proclamer avec assurance.

Si les discussions étaient toujours abordées avec un ferme dessein de courtoisie et de mutuelle compréhension, elles ne perdraient pour cela ni intérêt ni portée.

J'ajoute qu'en ce vieux quartier si paisible de la rue de Seine, où nous tenons nos assises, la plupart et sans doute la totalité d'entre nous, échappant pour un moment au tumulte et aux soucis de la vie parisienne d'aujourd'hui, ont le désir de trouver dans nos séances une atmosphère sereine, une intention constante de cordialité, rien qui ressemble à cet esprit de « confraternité » que Fernand Divoire a défini de façon lucide et décisive : « La confraternité..., cette hostilité vigilante ».

En terminant, je m'adresse à notre président sortant, mon camarade BLANCHARD. Je veux saluer en lui non seulement un des maîtres de l'inspection sanitaire vétérinaire, mais aussi le bibliographe opiniâtre qui met une vaste culture, un esprit critique affiné par une expérience déjà longue, enfin un labeur assidu au service d'une documentation qui rend tant de services à toutes les activités de notre profession. Il a dirigé nos débats, l'an dernier, avec beaucoup de maîtrise, de pondération et d'équité. Ce fut pour moi un vif plaisir de siéger aux côtés d'un vieux condisciple dont j'ai toujours apprécié l'amabilité et la courtoisie. Comme à l'époque où, ancien, il accueillait le nouveau un peu inquiet de son avenir, je m'efforcerai de m'inspirer de son exemple.

J'ajoute que si je devais avoir quelques appréhensions devant la tâche quelquefois délicate de président, elle seraient fort atténuées par la pensée de travailler en toute confiance, en pleine communion d'idées, avec le bureau de notre Société. Je sais que je puis d'avance remercier tous ses membres de leur dévouement.

Et je souhaite, en terminant, que l'année 1932 soit, pour l'Académie vétérinaire, une année de travail paisible et utile.
